

JEAN-LUC PESTIEAUX

# LA BALANCE

*(Tu finiras mangé par les homards)*

*La vengeance d'un sadique*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531058

Dépôt légal : mai 2026

# Sommaire

Prologue : En pleine mer	5
<b>Partie 1 : Les racines du mal</b>	<b>7</b>
Chapitre 1 : Le chat du voisin	9
Chapitre 2 : Arthur	16
Chapitre 3 : Grandir	21
Chapitre 4 : Le casino	25
Chapitre 5 : Éric	28
Chapitre 6 : Le voilier et Cherbourg	31
Chapitre 7 : Les signes	34
<b>Partie 2 : La trahison</b>	<b>37</b>
Chapitre 8 : L'arrestation	39
Chapitre 9 : Le procès	42
Chapitre 10 : La prison	45
Chapitre 11 : La découverte	47
Chapitre 12 : L'attente	50
<b>Partie 3 : La vengeance</b>	<b>53</b>
Chapitre 13 : La capture	55
Chapitre 14 : La torture	58
Chapitre 15 : Les démembrements	61
Chapitre 16 : Le casier à homards	62
Chapitre 17 : Les douanes	64
Chapitre 18 : La Cour Royale de Jersey	67
Chapitre 19 : La prison de Jersey	69
Chapitre 20 : La libération	71
Chapitre 21 : Le retour	72
Chapitre 22 : Mon chat	75
Épilogue – Chapitre 23 : En mer	76



## Prologue : En pleine mer

Le sang coulait sur le pont dans un silence presque cérémoniel, traçant des rigoles sombres et sinueuses entre les planches de teck usées par des décennies de sel et de tempêtes. La lune, presque pleine et d'une blancheur spectrale, baignait la scène d'une lumière blafarde qui transformait le liquide vermeil en une encre noire et visqueuse serpentant lentement vers les dalots. L'odeur métallique, âcre et entêtante, se mêlait à celle de l'iode et des embruns, créant un parfum écœurant que même le vent du large, pourtant vigoureux cette nuit-là, ne parvenait pas à dissiper. Les vagues claquaient régulièrement contre la coque en fibre de verre, berçant le voilier dans un rythme hypnotique qui aurait pu être apaisant dans d'autres circonstances.

Éric hurlait. Enfin, il essayait désespérément, puisant dans ses dernières réserves d'énergie. Le bâillon – un vieux bout de cordage maritime de dix millimètres que j'avais soigneusement sélectionné, préparé et trempé dans l'eau de mer pour le rendre plus résistant et plus rugueux – étouffait impitoyablement ses cris, les réduisant à des gémissements pathétiques, étouffés, presque inaudibles qui se perdaient immédiatement dans le fracas des vagues et les gémissements du gréement malmené par le vent. Ses yeux, exorbités par la terreur et injectés de sang, brillaient d'une lueur sauvage dans la pénombre. Les larmes traçaient des sillons sales sur ses joues, se mélangeant à la morve et à la bave qui coulaient de son nez et de sa bouche, les transformant en gémissements pathétiques qui se perdaient dans le bruit des vagues.

« Tu te souviens, Éric ? », murmurai-je d'une voix étrangement calme, presque douce, contrastant violemment avec l'horreur de la situation. Je m'accroupis lentement à côté de lui, ignorant le sang qui commençait à tremper le genou de mon pantalon. Avec une lenteur calculée, théâtrale même, j'approchai le couteau de pêche de son visage qui se contorsionnait de terreur. La lame, longue de vingt bons centimètres et légèrement courbée – un vieux couteau norvégien que j'avais acheté dans une brocante maritime –, étincelait sous la clarté lunaire, reflétant son visage déformé par la peur. Je l'avais affûtée pendant des heures, méthodiquement, obsessionnellement, jusqu'à ce qu'elle soit capable de trancher un cheveu en deux, testant régulièrement le fil sur du papier journal.

« Tu te souviens de ce que tu m'as fait ? De comment tu m'as regardé droit dans les yeux en témoignant contre moi au tribunal ? »

Je laissai ma main libre caresser doucement sa joue humide de larmes, un geste d'une tendresse obscène dans ce contexte.

« Deux ans de prison, Éric. Sept cent trente jours enfermés dans une cellule de six mètres carrés. Sept cent trente nuits à écouter les ronflements de mon codétenu, à sentir l'odeur de pisse et de désinfectant, à compter les jours sur le mur. » Ma voix se durcit imperceptiblement. « À cause de tes mensonges. À cause de ta lâcheté. » En approchant le couteau de pêche de son visage. « Tu te souviens de ce que tu m'as fait ? »

Ses yeux exorbités me fixaient. La terreur. La pure terreur. C'était magnifique.

« Deux ans de prison. Deux ans à cause de tes mensonges. À cause de ta lâcheté. »

Le couteau descendit. Toucha son index droit. La lame était affûtée. Parfaite.

« Et maintenant, tu vas payer. »

Le premier doigt tomba sur le pont avec un petit bruit mouillé.

Le hurlement étouffé d'Éric me fit sourire.

*C'était seulement le début.*

# **Partie 1 :**

## **Les racines du mal**



## Chapitre 1 : Le chat du voisin

J'avais huit ans la première fois que j'ai tué.

C'était un chat. Un gros matou gris que Madame Leblanc, notre voisine, adorait. Elle l'appelait Minou. Un nom ridicule pour un animal ridicule.

« Joël ! Viens manger ! » criait ma mère depuis la cuisine pour la troisième fois, sa voix perçant l'air lourd de cette fin d'après-midi. Je pouvais l'imaginer, debout devant la cuisinière, son tablier à fleurs noué autour de la taille, les mains sur les hanches dans cette posture caractéristique d'agacement qu'elle adoptait toujours quand je ne répondais pas assez vite. « Ton dîner va être froid ! Si tu ne viens pas maintenant, tu n'auras rien ! »

Mais je n'avais pas faim. La faim physique me semblait dérisoire, secondaire, face à cette autre faim qui grandissait en moi depuis des semaines. Une faim plus profonde, plus pressante, plus impérieuse. Une faim que je ne comprenais pas encore vraiment moi-même, mais qui réclamait d'être satisfaite.

Mais je n'avais pas faim. J'avais autre chose en tête.

Le chat traversait notre jardin tous les jours avec la régularité d'une horloge suisse, avec cette obstination têtue propre aux félins qui établissent leur territoire. Toujours exactement le même chemin, au centimètre près. Toujours à la même heure – entre seize heures et seize heures trente, juste après sa longue sieste digestive sur le rebord ensoleillé de la fenêtre de la cuisine de Madame Leblanc où il aimait se prélasser, ronronnant dans la chaleur. Toujours le même

parcours méticuleux, immuable : le long de la haie de troènes qui séparait nos deux propriétés, en équilibre sur le muret de pierre moussue, puis à travers la plate-bande de géraniums rouges de ma mère (qu'il piétinait régulièrement, provoquant ses lamentations), avant de se faufiler sous le vieux portillon en bois du fond qui donnait sur le terrain vague communal où il allait probablement chasser les mulots et les musaraignes.

Les animaux sont prévisibles. Stupidement, pathétiquement prévisibles. Esclaves de leurs habitudes, de leurs instincts, de leurs routines rassurantes. C'est ce qui les rend si faciles à piéger. Contrairement aux humains qui peuvent mentir, tromper, changer soudainement de comportement, les animaux suivent leurs schémas avec une fidélité aveugle.

Toujours à la même heure. Les animaux sont prévisibles. Bêtes.

J'avais préparé le piège pendant des semaines. Une cage artisanale faite avec du grillage volé dans le garage de mon père. Un appât : des restes de poisson que j'avais gardés exprès.

Ce jour-là – un mardi, je m'en souviens parce que maman allait au marché le mardi et le vendredi –, le soleil tapait fort, créant des mirages de chaleur au-dessus du bitume de la rue. Les cigales chantaient leur mélodie lancinante dans les arbres. L'air sentait le jasmin, le chèvrefeuille et la pelouse sèche. C'était une de ces journées d'été parfaites, idylliques, où rien ne laissait présager le mal qui allait se produire. Le chat tomba dedans.

*Trop facile. Beaucoup trop facile, même.*

*C'est ce que je pensais en observant le chat piégé qui se débattait pathétiquement. Une partie de moi – la partie que je ne comprenais pas encore bien à huit ans – était déçue que ce soit si simple. Je m'attendais à... quoi exactement ? À un défi ? À une résistance ? À quelque chose qui justifierait ce que j'allais faire ?*

*Mais non. Le chat était juste un animal stupide guidé par son estomac. Et moi, j'étais... quoi ? Un enfant guidé par*

*quelque chose de bien plus sombre, de bien plus profond que la simple faim.*

*Des années plus tard, en prison, un psychologue me demanderait : « Quand avez-vous su que vous étiez différent ? » Et je lui répondrais : « À huit ans. Quand j'ai compris que la souffrance des autres me laissait indifférent. Pire encore – qu'elle m'intéressait. »*

*Mais à huit ans, je ne formulais pas les choses aussi clairement. Je savais juste que ce que je m'apprêtais à faire était mal selon les règles des adultes. Et que je le ferais quand même. Parce que je le voulais. Parce que j'en avais besoin.*

Je l'emmenai dans la cabane au fond du jardin. Mon territoire. Mon laboratoire.

Le chat miaulait. Se débattait. Griffait le grillage. « Chut », murmurai-je. « Ça ne sert à rien. Personne ne t'entend. »

J'avais tout préparé. Les outils. Le bidon d'essence volé dans l'abri de jardin. Les allumettes.

Mais d'abord, je voulais jouer.

Le couteau de cuisine que j'avais pris dans la cuisine était petit, mais tranchant. Parfait pour un enfant de huit ans.

Je commençai par les moustaches. Le chat se débattait comme un fou. Je dus le maintenir fermement.

*Quelle force pour une si petite bête.*

Les moustaches tombèrent. Puis ce fut le tour des griffes. Une par une. Arrachées avec une pince.

Le chat hurlait maintenant. Un son strident qui m'agaçait.

« Ta gueule », sifflai-je en lui donnant un coup sur le museau.

Ensuite, je testai le couteau. Juste une petite entaille sur le flanc. Pour voir.

Le sang coula. Rouge. Vif. Magnifique.